

Stage SVT - philosophie : "qu'est-ce que la vie ?" (2014 - Académie de Grenoble)

Les ressources ci-dessous constituent un **apport culturel et réflexif à destination de la formation des enseignants du second degré** (la question "la vie est-elle genrée ?" ne figure PAS aux programmes de SVT : les documents ci-dessous ne sauraient être réutilisés "tels quels" avec les élèves...).

La vie est-elle genrée ?

Au sein des "êtres vivants", ZOOM sur les "humains" : (et sur l'apport des "études de genre"*)

Le recours à " * " signale une (ou des) définition(s) (du mot lui-même ou de termes proches) dans le glossaire "la vie est-elle genrée ?".

INTRODUCTION : mais quels sont ces "humains" en tous genres : "féminin" / "masculin" / "queer"* ?...

Biologistes*, ethologues* et anthropologues*, observent bien des points communs entre les humains et les autres êtres vivants, en ce qui concerne l'anatomie et son fonctionnement, la reproduction et les comportements sexuels (cf. *doc. petite histoire de la reproduction sexuée : "la sexualité humaine est-elle remarquable ?"*). Que l'on ait, d'un point de vue philosophique, une vision "continuiste" ou "discontinuiste" de la "frontière" entre l'être humain et les autres animaux, il n'empêche que ces derniers semblent immergés dans la nature, là où les humains se questionnent, par leur faculté de s'abstraire du réel (la raison*), et celle d'exprimer et de communiquer des idées abstraites par des signes abstraits (le langage*). Que l'on qualifie (ou non), avec certains primatologues, de "proto-cultures" certains comportements animaux, nul ne manque de s'étonner du caractère universel (pas d'humains "non culturels"), en même temps que de la **variabilité des cultures* humaines** : le **rapport au corps sexué**, l'**identité*** qui s'y rapporte, la **sexualité** elle-même et la **reproduction***, du coup, n'échappent pas à d'importantes variations tant historiques que géographiques.

Étymologiquement, le mot "**sexe**" vient du latin "seco.secare" qui signifie "**couper**, découper" : toutes les espèces "sexuées" dont la nôtre sont donc comme "coupées" **en deux**, selon une bicatégorisation "naturelle" entre "mâles" et "femelles". Comme les humains ne se contentent pas de vouloir survivre (en tant qu'individu, et en tant qu'espèce par la reproduction), mais cherchent à donner du "sens à leur vie" et à leur condition, ils ont interprété cette "sexuation". Elle est vue, par exemple, comme le signe d'une **imperfection** (cf. *doc. "mythe* de l'androgynie*" dans le Banquet de Platon*) ou d'une **incomplétude** (cf. *doc. "mythes de la création" dans la Genèse*) : aucun individu n'est auto-suffisant ; cette "différence sexuelle" fait qu'aucun homme à lui tout seul, aucune femme à elle toute seule, ne représente la totalité de l'humanité. Or, d'un point de vue métaphysique*, me reconnaître comme "sexué-e" et par là reconnaître que je ne suis pas le tout de l'humanité, permet de m'ouvrir à l'altérité (certains sont différents mais semblables, d'autres différents et autres que moi...) ; cela ferait de l'être humain un être **ontologiquement* relationnel**.

La sexuation chez les humains est donc à la fois "pensée" (dimension théorique), voire évaluée (morale, symboliquement...), en même temps que "vécue" (dimension pratique). Or d'un point de vue concret, cette **répartition binaire** des êtres humains **entre deux sexes "différents"** voire "opposés" (cf. *courants féministes* qui parlent de "guerre des sexes"*) n'est pas sans **enjeux socio-politiques**. L'anthropologue Françoise Héritier analyse "la pensée de la différence" dans *Masculin / Féminin*¹ : nous pensons le monde sur le mode binaire, à partir de cette observation empirique de la différence sexuelle². Cet "invariant", qui traverse les cultures, n'a rien de particulièrement étonnant. Une autre constante, en revanche, l'est plus, quand on se penche sur l'ethnologie³ : sur cette différence s'instaure une **hiérarchie au profit du "masculin" au détriment du "féminin"** - ce qu'elle nomme "**la valence différentielle des sexes***" (ex.: si le "froid" est associé dans une culture au "féminin", il est dévalorisé au profit du "chaud" associé au "masculin", tandis que s'il est associé au "masculin" dans une autre culture, il se retrouve valorisé au détriment du "chaud" associé au "féminin", etc.). Les rapports entre dominés et dominants dans le règne animal peuvent recouvrir la différence entre les mâles et les femelles, mais pas nécessairement (cf. *doc. Masculin / féminin : qu'en est-il chez les animaux ?*) : les systèmes de "domination naturelle" sont en réalité extrêmement variés et complexes.

Le propre des humains, êtres culturels, est de considérer que "ce qui est" (ex.: dans les faits, le plus fort l'emporte) ne correspond pas à "ce qui doit être" (ex.: établir une égalité de droits) - autrement dit, il est bien problématique de prendre la "nature" comme "norme" - puisque l'étude des êtres vivants offre des exemples aussi variés que contradictoires (dominations sexuées, inversions, ou dominations sans lien avec la sexuation, etc.).

¹ Françoise Héritier, *Masculin / Féminin* tome I : "La pensée de la différence", Poches Odile Jacob, 1996.

² "Hommes et femmes sont différents, d'une différence qui est apparue irréductible dès les longues aubes de l'humanité pensante, qui nomme et qui classe. Cette différence était directement perçue par les sens, qu'elle soit anatomique ou physiologique. [...] Nous penserions sans doute à l'aide d'un autre arsenal catégoriel si nous n'étions pas sexués."

Françoise Héritier, *Masculin / Féminin* tome II p. 33-34, Poches Odile Jacob, 2002.

³ Françoise Héritier, *Masculin / Féminin* tome II : "Dissoudre la hiérarchie", Poches Odile Jacob, 2002.

Devant ce constat des **inégalités entre les hommes et les femmes** soit de fait, soit de fait et de droit (ex.: l'excision, dont témoigne Warris Dirie ⁴), des chercheurs de différentes disciplines, se sont penchés sur les **différences entre le "masculin" et le "féminin" et leurs fondements** : ce sont les **"études de genre"***. Certains vont même jusqu'à remettre en cause de façon virulente le bien-fondé d'une quelconque "différence". Apparus à la fin du XXème siècle aux Etats-Unis, les "gender studies" regroupent des travaux interdisciplinaires en philosophie (dont ceux de Judith Butler⁵), sociologie, psychologie, art, littérature, linguistique, histoire, anthropologie, politique... qui ont en commun de questionner la notion de "genre" en tant que construction sociale culturelle.

I. Quels sont les rapports entre le "sexe" et le "genre" ?

1) Qu'est-ce que le "genre" ?

a) Le "genre"... en général !

Le mot "genre" (de la même famille que "générer", "gènes", etc.) vient du latin "genus.generis" - mot d'extension lui-même très large : origine, naissance, race, espèce, genre, sorte, type, manière... Les êtres humains ont une tendance taxinomique : la notion de "genre"* leur sert à classer des êtres ou des objets ayant des similitudes ; c'est en ce sens ("idée générale ou classe d'êtres ou d'objets qui possèdent un ou plusieurs caractères communs") qu'elle est utilisée en logique et en philosophie.

Rien d'étonnant donc, du fait de caractéristiques "communes" observables, à parler de "genre masculin" ou de "genre féminin" pour les animaux sexués (ainsi, à la naissance du représentant d'une espèce sexuée, le biologiste se fie aux organes sexuels externes pour le déclarer "mâle" ou "femelle", soit de "genre" naturellement masculin / féminin, sans aucune connotation sociale ni éthologique). Mais cette notion peut également inclure tous les individus (de sexes différents) (ex.: le "genre humain") ; en biologie, le "genre"* (ex.: "canis") est un niveau de classification entre la "famille" (ex.: "canidae") et l'espèce (ex.: "canis lupus").

De nombreuses langues elles-mêmes connotent les mots en les reliant au sexe masculin ou féminin (ex. : le français distingue deux "genres" : "masculin" ou "féminin", avec des accords obligés), ou aux choses (ex.: l'allemand a le "neutre" en plus du "masculin" et "féminin"...). Le linguiste indien Patanjali (env. IIème siècle avant Jésus-Christ) considère, quant à lui, que les trois "genres grammaticaux" du sanskrit proviennent des trois "genres naturels". Le *Kâmasûtra* (rédigé entre les IVème et VIIème siècles) distingue en effet une "nature masculine" ("pums-prakrti"), une "nature féminine" ("stri-prakrti"), et une "3ème nature" ("tritiva-prakrti")...

La bicatégorisation entre "genre féminin" et "genre masculin" ne serait-elle donc pas si "naturelle" et universelle qu'on pourrait le croire ?... C'est une des questions qui intéressent les "études de genre", où ce terme va prendre un sens beaucoup plus précis et restrictif que ci-dessus.

b) ... et en particulier :

En **sciences humaines**, la notion de "genre"* est réservée au domaine **social et culturel**, par différence avec le "**sexe**" d'ordre **naturel**. Cette distinction permet ensuite de réfléchir sur l'articulation entre des différences biologiques entre les "hommes" et les "femmes" et les différences culturelles concernant les rôles et caractéristiques, qui sont considérés comme spécifiquement "masculins" ou "féminins" dans une société et à une époque données. Les premières fondent-elle les secondes ? La nature (sexuée, ici, des humains) détermine-t-elle leur genre (et donc des différences de statut, d'aptitudes, de qualités, etc... propres aux un-e-s et non aux autres) ? Ou le "genre" n'est-il qu'une pure construction arbitraire ? voire, une catégorie socio-politique de domination, comme le dénoncent certaines féministes contemporaines, telle Monique Wittig ⁶ ; au-delà de la critique d'une binarité des "genres" (et de l'hétéronormativité), elle va jusqu'à remettre en cause (cf. chap.1) "la catégorie de sexe" elle-même ⁷.

Mais, plus communément, les chercheurs aujourd'hui, pour la rigueur des analyses, dissocient chez les humains, ces différents aspects.

2) Distinctions entre le sexe, l'identité sexuelle, l'identité genrée et l'orientation sexuelle

Du fait de leur conscience réflexive, les être humains ne se contentent pas de se vivre "mâle / femelle" tel un simple fait (établi une fois pour toutes), mais intègrent à une construction personnelle de leur identité : leur corps sexué, leurs rôles sociaux, leurs éventuelles attirances et pratiques sexuelles... Ce qui peut être unifié pour la plupart des personnes (et du coup ne donner lieu à aucun questionnement particulier), ne l'est pas pour toutes, et se retrouve dissocié pour les commodités de l'analyse.

4 cf. l'autobiographie de Warris Dirie *Fleur du désert*, J'ai lu, 2009.

5 cf. *Trouble dans le genre* de la philosophe féministe américaine Judith Butler, paru en 1990 ; Editions La Découverte, 2005.

6 cf. *La pensée straight* de Monique Wittig, Editions Amsterdam, 2001.

7 "*La pérennité des sexes et la pérennité des esclaves et des maîtres proviennent de la même croyance. Et comme il n'existe pas d'esclaves sans maîtres, il n'existe pas de femmes sans hommes. L'idéologie de la différence des sexes opère dans notre culture comme une censure, en ce qu'elle masque l'opposition qui existe sur le plan social entre les hommes et les femmes en lui donnant la nature pour cause. Masculin/féminin, mâle/femelle sont les catégories qui servent à dissimuler le fait que les différences sociales relèvent toujours d'un ordre économique, politique et idéologique. [...] Car il n'y a pas de sexe. Il n'y a de sexe que ce qui est opprimé et ce qui opprime. C'est l'oppression qui crée le sexe et non l'inverse.*" M. Wittig *La pensée straight* chap. 1 p. 37-38, Editions Amsterdam, 2001.

a) le "sexe* biologique" est-il si clairement "genré" ?

Avant les échographies, pendant des siècles, c'est à la naissance qu'est levé le suspense : au vu des organes génitaux externes, le bébé est déclaré être une "fille" ou un "garçon". Mais la biologie n'est pas la simple description d'une réalité objective ; à l'instar du philosophe, le scientifique sait que les apparences sensibles peuvent s'avérer trompeuses. Et déterminer le "sexe biologique" d'un être humain est plus complexe qu'il n'y paraît, puisqu'il faut tenir compte de trois critères : le **phénotype** certes (signes extérieurs de "féminité" ou "masculinité"), mais aussi les **gonades** (or comme elles sont internes chez la femme, ce n'est pas par la présence mais l'absence de quelque chose qu'elle est déclarée du "genre féminin") - ces gonades sont elles-mêmes déterminées par nos **gènes** (le "sexe génétique" étant en principe associé à l'absence du chromosome Y chez la femme / sa présence chez l'homme). Or tous ces paramètres ne sont pas systématiquement convergents, comme en témoignent les cas très divers d'**intersexuation*** (env. 4% ? - difficile de le savoir, car si certains sont constatés dès la naissance, d'autres ne se révèlent qu'à l'âge adulte, voire ne sont pas établis en tant que tels) (cf. doc. *l'intersexuation*).

Depuis 2013 en Allemagne, l'état civil (en plus des genres "féminin" et "masculin") reconnaît un troisième "genre" quand le sexe est "indéterminé". D'autres sociétés admettent un **troisième sexe** : ainsi, comme l'explique l'anthropologue contemporain Bernard Saladin d'Anglure, chez les Inuit, les "sipiniit" (de "sipi" = "se fendre", qui renvoie à la capacité du bébé de "changer de sexe" à la naissance) forment une autre catégorie que celles des "hommes" et des "femmes"⁸.

La question est si complexe qu'Anne Fausto-Sterling, biologiste du XX^{ème} siècle qui travaille (dans le cadre des "études de genre") sur les questions de la biologie du genre⁹, joue la provocation dans un article de 1993 intitulé "Les cinq sexes : pourquoi mâle et femelle ne suffisent pas"¹⁰ : elle y propose cinq termes¹¹ ("mâle", "femelle", "merm", "ferm" et "herm" - mais sur lesquels elle reviendra plus tard, suite aux critiques des intersexués eux-mêmes). Dans la lignée de Michel Foucault, elle dénonce le "biopouvoir" et comment les "progrès médicaux" sont au service d'une normalisation des corps et d'une prise de contrôle sur eux¹². Dans "Les cinq sexes revisités"¹³, rejetant un idéal "platonicien" de bicatégorisation des êtres humains entre "hommes" et "femmes"¹⁴, elle conteste que notre "genre" soit déterminé par notre sexe biologique, faisant valoir que "masculinité" et "féminité" sont présents en chacun de nous¹⁵.

b) identité "sexuelle" ou "identité de genre" ?

Certains de nos manuels scolaires eux-mêmes utilisent à tort une dénomination pour l'autre... alors qu'elles renvoient à deux aspects différents.

Le plus souvent, il y a convergence entre notre sexe ("mâle" / "femelle"), notre identité sexuelle (être "homme" / "femme") et notre identité de genre ("masculin" / "féminin")... mais pas nécessairement*.

- L'**identité sexuelle*** consiste à assumer (ou non) notre "sexe biologique" inné ; mais (de même que des personnes refusent leur corps tel qu'il est pour d'autres aspects - pas assez ou trop gros, chauve ou trop chevelu, etc. - et ne s'y "reconnaissent" pas), certains considèrent que leur sexe de naissance ne leur correspond pas (sentiment d'être dans le "mauvais" corps), au point de faire appel à la chirurgie (reconstruction d'un nouvel appareil génital), et à des traitements hormonaux, ce qui leur permet d'obtenir (selon les pays) un changement d'état civil. Ainsi un **transsexuel FtM*** (qui avait des organes génitaux féminins à la naissance) se considère comme un "homme", qui n'a pas changé de genre mais seulement de sexe ; de même une transsexuelle **MtF*** (organes génitaux masculins à la naissance), avant comme après une réattribution sexuelle, a une identité sexuelle de "femme".

- L'**identité genrée** consiste à correspondre (ou non) aux critères de "masculinité" ou de "féminité" de la société à laquelle j'appartiens. Un **transgenre*** est soit un transsexuel qui, sans changer de sexe, adopte un genre différent de celui assigné à la naissance (ex. : Guillaume, dans le film *Les garçons et Guillaume, à table !*¹⁶, n'exprime pas vouloir modifier son corps, mais bien qu'il "est" une "fille" : son identité de genre ne correspond pas à son sexe), soit une personne qui ne se sent appartenir ni au "genre féminin" ni au "genre masculin". Sous prétexte que je suis un être humain mâle (sexe biologique), qui a une identité (sexuelle) d'homme, dois-je développer des caractéristiques et comportements spécifiquement "virils" (ex.: fort, courageux, voire guerrier, dominateur, macho ?...) ; ou si (par mon sexe biologique), je suis un être humain femelle, qui a une identité (sexuelle) de femme, dois-je développer des caractéristiques et comportements spécifiquement "féminins" (ex.: douce, maternante, voire faible, passive, soumise ?...) ? Le "genre" est alors le rôle social, variable selon les lieux et les époques, qui m'est inculqué durant l'éducation, que j'endosse par mimétisme, qu'il me corresponde réellement ou pas.

8 cf. *Réflexions anthropologiques à propos d'un '3e sexe social' chez les Inuit* de Bernard Saladin d'Anglure (2006) :

Version numérique : http://www.transidentite.fr/fichiers/ressources/3e_sexe_social_inuit.pdf

9 cf. Anne Fausto-Sterling : *Myths of gender*, Basic Books, 1992 ; et *Sexing the body : gender politics and the construction of sexuality*, New York, Basic Books, 2000 ; *Corps en tous genres : la dualité des sexes à l'épreuve de la science*, Editions La Découverte "Genre et sexualité", 2012 pour la traduction française.

10 cf. *Les cinq sexes* d'Anne Fausto-Sterling, Editions Payot et Rivages, 2013 ("The five sexes : why male and female are not enough" *The Sciences mars-avril 1993 p.20-24*).

11 cf. *Les cinq sexes* d'Anne Fausto-Sterling, Editions Payot et Rivages, 2013, p. 44-45.

12 cf. ib. p. 60-61, et *Corps en tous genres*, Editions La Découverte 2012.

13 cf. "The five sexes, revisited" *The Sciences juillet-août 2000 p.19-23*.

14 cf. *Les cinq sexes* d'Anne Fausto-Sterling, Editions Payot et Rivages, 2013, p. 74-75.

15 cf. ib. p. 85-86.

16 *Les garçons et Guillaume, à table !* est un film sorti en novembre 2013, réalisé et interprété par Guillaume Gallienne.

c) des rapports entre l'orientation sexuelle et l'identité de genre ?

- Comme nos choix et nos actes participent à la construction de notre identité, l'**orientation sexuelle***, pourtant distincte de l'identité de genre, peut lui servir de révélateur (ex.: dans le film *Les garçons et Guillaume, à table !* Guillaume cesse de se sentir appartenir au genre féminin quand, après des expériences homosexuelles avortées, il tombe amoureux d'une fille). Comme d'autres mammifères primates (ex.: les bonobos), les humains sont bisexuels* (et ne sont donc pas les seuls animaux à dissocier la sexualité de sa finalité reproductive). L'individu ne se définit pas par sa sexualité (attirances et pratiques) (ex.: bicatégorisation entre "être" soit "hétérosexuel*", soit "homosexuel*" ; ou plus, puisque certain se déclare "bisexuel*" ou "asexuel*"...) ; elle relève de l'histoire personnelle de chacun. Des sexologues* (cf. Alfred Kinsey ¹⁷ ou Fritz Klein ¹⁸), proposent une "échelle" avec bien plus de nuances, puisque les témoignages des personnes interrogées sont très diversifiés, selon les représentations qu'elles ont d'elles-mêmes, les normes sociales en vigueur (intégrées ou rejetées), et leur propre évolution dans le temps (ex.: un adulte de sexe masculin, peut avoir eu quelques expériences homosexuelles, mais se définir lui-même non comme "bisexuel" mais clairement "hétérosexuel", puisque cela correspond pour lui à son identité d'"homme" de "genre masculin"...). La sexualité en effet, n'est pas qu'une composante de notre identité personnelle, mais également de notre identité sociale (ex.: sentiment d'appartenir à une "communauté" qui partage la même orientation sexuelle).

- Cependant, la dissociation entre l'orientation sexuelle, le sexe de naissance, et l'identité sexuelle et/ou genrée, est un argument mis en avant dans les "études de genre" pour dénoncer un pseudo-fondement naturel à telle sexualité (plutôt que telle autre), critiquer qu'il y ait un déterminisme biologique à être "homme" ou "femme", et défendre la thèse que le "genre" n'est qu'une pure construction socio-culturelle. Ainsi, Judith Butler dans *Trouble dans le genre (Gender Trouble, 1990)* "Le féminisme et la subversion de l'identité", observe que si des couples homosexuels "butch-fem"* se forment (à l'instar des couples hétérosexuels), c'est bien que les identités (lesbiennes ici) sexuelles et genrées ne sont déterminées ni par le sexe biologique, ni par l'orientation sexuelle. Ou un écrivain, François Coupry, peut intituler un de ses ouvrages : *Je suis lesbien* ¹⁹, pour un homme hétérosexuel ayant une identité de "femme", tandis que l'écrivaine Marie-Aude Murail, dans son premier livre autobiographique *Passage* ²⁰ s'identifie à un garçon, attiré par les garçons (donc "gay")... de quoi brouiller les "étiquettes"...

Chez les humains, contrairement à ce qu'on aurait pu croire spontanément, il n'y a rien d'évident à identifier le "sexe" et le "genre", "l'identité sexuelle" et "l'identité genrée" (aspects qui sont encore complexifiés par la diversité et fluidité des pratiques sexuelles des individus)... Quand nous nous considérons comme "homme"/"femme" (ou les deux ou ni l'un ni l'autre) est-ce en raison d'un déterminisme* biologique et/ou d'un déterminisme social ? Puisque certains changent de sexe et/ou de genre, n'est-ce pas le signe que nous sommes des être libres* plutôt que déterminés ?

Faut-il considérer qu'il y a deux "genres" ("masculin" / "féminin", le reste étant alors des anomalies biologiques et/ou sociales) ou trois, voire bien plus ?... Ou le "genre" lui-même doit-il disparaître (ainsi que toute différenciation sexuelle) ? Telles sont certaines des questions que soulèvent les "études de genre".

II. Héritages et apports des "études de genre"

Les "gender studies" qui se développent aux Etats-Unis à partir des années 1980, ont été influencés par ce que les américains eux-mêmes appellent la "**French theory**" (méconnue en tant que telle par les français jusqu'à la fin du XXème siècle !) : cette appellation renvoie aux courants philosophiques, et théories littéraires et sociales (apparus dans les universités françaises à partir des années 1960) portés par des penseurs tels que (entre autres) : **Michel Foucault, Jacques Derrida, Jacques Lacan, Louis Althusser, Claude Lévi-Strauss, Simone de Beauvoir**... d'où l'intérêt de se pencher sur ces héritages intellectuels (et ce à quoi ils s'opposent).

1) Sommes-nous libres ou déterminés à être / devenir "homme"/"femme" (ou pas) ?

a) L'être humain n'est-il pas déterminé ?

- Le **structuralisme*** (courant de pensée du XXème siècle) parle de la "**dissolution du sujet**" : l'individu croit illusoirement penser et agir librement, alors même qu'il est déterminé par des structures. Cette thèse, défendue par le philosophe Michel Foucault ²¹, l'ethnologue Lévi-Strauss, le psychanalyste Lacan... a comme précurseur et chef de file (fin XIXème) le linguiste F. de Saussure. Je suis déterminé à me penser "homme" ou "femme" et à agir selon le "genre masculin" ou "le genre féminin", à cause des "structures" mêmes de la langue dans laquelle je me pense, et de l'inconscient collectif qui y est à l'oeuvre, à cause des "structures" sociales qui me déterminent à reproduire des comportements censés être spécifiquement féminins ou masculins. L'importance de la langue, en particulier, est centrale dans les "études de genre", héritières de la thèse d'Émile Benveniste selon laquelle "nous pensons un univers que notre langue a d'abord

17 Les "rapports Kinsey" sont deux études du sexologue américain Alfred Kinsey de 1948 pour *Sexual Behavior in the Human Male* et 1953 pour *Sexual Behavior in the Human Female*, où il propose une échelle des préférences et pratiques sexuelles en sept catégories (de 0 pour "exclusivement hétérosexuel-le" à 6 pour "exclusivement homosexuel-le").

18 Le sexologue américain, Fritz Klein, affine encore les critères, et en 1978 dans *The Bisexual Option*, il propose une nouvelle " grille d'orientation sexuelle" et défend l'idée de la " fluidité sexuelle".

19 cf. *Je suis lesbien* de François Coupry, Balland, 1978.

20 cf. *Passage* de Marie-Aude Murail, Pierre-Marcel Favre, 1985.

21 Suite à son essai *Les mots et les choses* "Une archéologie des sciences humaines" (Gallimard, 1966), Michel Foucault est considéré par ses contemporains comme participant au mouvement structuraliste, même si lui-même ne s'y inclut pas.

modélé" ²². Les langues étant variées et variables, notre manière de découper le réel est du coup culturelle : la bicatégorisation "homme"/"femme", par exemple, n'est pas universelle (ex.: "sipiniit" chez les Inuits, "mahu" en Polynésie ²³...).

- Or au début du XXIème siècle, la thèse du déterminisme se trouve renforcée en passant de cet "homme structural" (qui est donc dans l'illusion de choisir ce qu'il est et ce qu'il fait) à "**l'homme neuronal**", comme l'analyse Francis Wolff dans *Notre humanité* ²⁴ : tous les comportements de l'être humain vont s'expliquer par ce qui se passe dans son cerveau, qui à son tour pourra être expliqué par des processus naturels. Alors que pendant des siècles, on était parti du "sexe biologique" pour aboutir au "genre" (quitte à vouloir le contester), les neurosciences, dans un mouvement inverse, nous font partir du "genre" (nos "comportements" féminins / masculins) pour revenir au biologique : c'est ici une explication naturaliste* et matérialiste* qui prévaut.

- Que l'être humain soit un animal comme un autre (postulat du cognitivisme) ou à part dans le règne des vivants du fait de sa dimension universellement culturelle (cf. les sciences humaines), dans les deux cas il n'est que le produit de déterminismes : c'est le "sujet" conscient (cf. Descartes) - libre acteur de sa vie, qui devient ce qu'il veut être - qui est "dissout".

Cependant nous demander si nous sommes libres ou déterminés, c'est déjà prendre un recul réflexif ; adopter des postulats, c'est un choix intellectuel - de sorte que l'on se heurte à un paradoxe (cf. F. Wolff *Notre humanité* ²⁵) - comme si discuter des déterminismes qui pèsent sur nous, c'est par là même présupposer la liberté, comme plus fondamentale. C'est cette liberté qui serait l'"essence"* même de l'homme.

b) La nature même de l'être humain (qu'elle soit biologique et/ou culturelle) est-elle son essence ?

L'essentialisme* ²⁶ a pour thèse que l'essence précède l'existence et lui est supérieure en valeur.

- En biologie, l'essentialisme considère que chaque espèce a une essence propre, distincte de celle de l'espèce d'à côté, indépendamment des modifications observables et particulières (ce qui peut rejoindre le "fixisme"*, par opposition à la théorie de l'évolution* de Darwin).

- En philosophie, Platon (V-IV siècles avant J.-C.), par exemple, est essentialiste (cf. *Phédon*, *Théétète*, et 2ème partie du *Parménide*) : il distingue le "monde intelligible", du "monde sensible" soumis au devenir. Tout ce qui existe dans ce "monde sensible", temporel et changeant, dont nous, est très inférieur ontologiquement aux Idées. Platon oppose donc l'essence et l'apparence. Ainsi nous pourrions nous demander si toutes nos particularités biologiques et culturelles ne seraient pas des apparences qui nous cachent ce que nous sommes fondamentalement. Ce que nous devenons au cours de notre existence, de façon somme toute assez accidentelle, serait inessentiel par rapport à ce que nous sommes vraiment - une "essence" qu'on pourrait penser comme prédéfinie et transcendante.

- On retrouve la même approche intellectuelle dans l'essentialisme théologique de Saint Anselme (XIème siècle) dans *Monologium*, (influencé par la philosophie de Platon), ou de Saint Thomas d'Aquin (XIIIème siècle) dans *L'Être et l'essence* et la *Somme théologique* (influencé par la philosophie d'Aristote), qui défendent l'idée (commune à plusieurs religions) d'un Dieu créateur ("causa sui") : tout le monde connu et même le monde inconnu serait le fait d'une "création ex nihilo" par Dieu. Dans cette perspective théologique, il est clair que l'essence précède l'existence. Ce que sont les êtres - leur essence - se trouve préalablement dans l'intelligence divine qui, secondairement, dans un acte créateur, les fait advenir à l'existence (cf. doc. "*mythes de la création*" dans la *Genèse*). Il y a une insistance toute particulière sur le fait que quand Dieu crée les animaux, il les crée "mâles et femelles", et quand il crée l'être humain (ou étymologiquement, le "terreux", le "glaiseux"), là encore il y a cet acte de différenciation sexuée entre l'homme et la femme, avec pour finalité explicite d'éviter l'esseulement (ce qui dépasse donc la simple finalité biologique de la reproduction).

- Il s'ensuit l'idée qu'il y aurait une "essence" de "la femme" et une essence de "l'homme", indépendamment des métamorphoses biologiques observables (voire des anomalies particulières) et des variations culturelles considérées du coup comme contingentes. Ainsi sur le plan biologique, de sa naissance en passant par la puberté jusqu'au plus grand âge où les fonctions sexuelles et reproductives ne peuvent plus s'exercer, un "homme" reste un "homme" ; de sa naissance en passant par la puberté, puis d'éventuelles grossesses, jusqu'à la ménopause et au-delà, une "femme" reste une "femme"... Ou encore, du point de vue culturel, la femme est "femme" et l'homme est "homme" fondamentalement, quels que soient les rôles sociaux contingents que leur culture et le conditionnement reçu les amènent à assumer ou rejeter. S'il y a vraiment une "essence" de la femme et une "essence" de l'homme, quels que soient mes choix (ou illusions de choix ?) tels qu'adopter un genre différent de mon sexe biologique, ou même recourir à des traitements hormonaux et à la chirurgie (pour modifier mon anatomie), "femme" je reste ou "homme" je reste...

L'essence de l'être humain transcenderait tout ce que l'on peut observer de lui dans la nature, dans ses composantes tant biologiques que culturelles. Selon l'essentialisme, les concepts d'"homme" et de "femme" ne seraient que des "idées" abstraites, voire des sortes d'idéaux, que les hommes et les femmes existant, avec toutes leurs caractéristiques singulières (innées et acquises), ne feraient qu'incarner d'une façon bien approximative et imparfaite... Les variations réelles tant naturelles que culturelles, n'enlèveraient rien (ni ne rajouteraient rien) à l'essence même de l'homme, à l'essence même de la femme.

Les "études de genre" ont comme points communs d'être **post-structuralistes*** et **antiessentialistes***. Si mon existence n'est que le déploiement ou déroulement de mon essence - que cette essence soit prédéfinie par un Dieu transcendant ou qu'elle soit pré-programmée de façon immanente par la nature elle-même et ses lois (y compris les lois de

22 cf. E. Benveniste : *Problèmes de linguistique générale* vol. I chap. 2, Gallimard, 1966.

23 *Le mot "mahu" renvoie à une réalité tahitienne traditionnelle : il s'agit d'un "homme-femme" (= impossible du coup de traduire le mot correctement en français !), ou un "efféminé" ou "travesti" (étymologiquement "Mahu" = "esprit trompeur"), intégré socialement... Dans nos catégories de pensées, nous dirions qu'ils ont une identité genrée féminine puisqu'ils ont des postures et des manières de s'habiller (bijoux, etc.) féminines et partagent les tâches des femmes (restant des "hommes" du point de vue de leur identité sexuelle, puisqu'ils ne remettent pas en cause leur anatomie)... Certains "mahu" ont des partenaires "hommes", d'autres se marient à une femme... le mot "mahu" ne désigne donc pas une orientation sexuelle (à la différence des "rae rae" avec qui on les confond à tort : "rae rae" est un mot plus récent, dû à l'arrivée des occidentaux chrétiens ; à cause du développement de l'homophobie* ils sont rejetés socialement...).*

24 cf. Francis Wolff : *Notre humanité* : "D'Aristote aux neurosciences", Fayard p. 125-126, 2010.

25 cf. ib. p. 357.

26 *Jusqu'au XIXème siècle, la philosophie classique est essentialiste : la primauté de l'essence sur l'existence semble tellement évidente qu'on n'a pas besoin d'en parler (le terme "essentialisme" est surtout employé à partir de l'apparition de l'existentialisme et par opposition à lui).*

l'évolution) qui me font être ce que je suis - que reste-t-il de ma liberté ? Si je suis créé / engendré "homme" ou "femme", dans une sorte d'alternative exclusive, alors mes caractéristiques biologiques et culturelles ne font qu'actualiser, incarner et exprimer cette essence, que je n'ai pas choisie.

Que l'essence précède l'existence est justement ce que conteste l'existentialisme, courant de pensée dont Jean-Paul Sartre (philosophe du XXème) est le chef de file.

c) "On ne naît pas femme, on le devient" (S. de Beauvoir) :

- L'existentialisme athée de Sartre, héritier de Heidegger (XXème siècle ; cf. *L'Être et le temps*²⁷) ou l'existentialisme chrétien (de Jaspers ou Gabriel Marcel) ont en commun de poser que l'essence de l'être humain est d'exister et de choisir sa manière d'exister : il faut donc partir de la subjectivité elle-même. Dans *L'existentialisme est un humanisme*²⁸, Sartre prend l'exemple d'un coupe-papier dont l'artisan a un concept dans sa tête avant de le fabriquer. Cela lui sert d'analogie pour dénoncer l'essentialisme selon lequel Dieu aurait un concept d'homme dans son esprit, en fonction duquel il le crée. Du coup, l'existence individuelle n'est que le déploiement de ce concept qui se trouve dans l'entendement divin, sa réalisation : "l'essence d'homme précède cette existence historique que nous rencontrons dans la nature."²⁹ Par opposition, affirmer que "l'existence précède l'essence" signifie qu'à la base l'être humain n'est rien, il n'a pas d'essence, il est "indéfinissable"³⁰. C'est au fur et à mesure de mon existence et des choix que je vais poser, que je vais "devenir" telle et telle personne. N'étant rien de préétabli, c'est moi qui me "fais être" librement et ce que je suis reste toujours ouvert (jusqu'à ma mort). On passe ici de philosophies classiques qui sont des ontologies (= prééminence accordée à l'essence des choses) à des philosophies de la "praxis" ou du "faire" (cf. influence marxiste) : "l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme" (*L'existentialisme est un humanisme*). Sans tomber dans la croyance en une toute-puissance de l'être humain (qui choisirait tout), Sartre veut éviter l'excès inverse qui fait du libre-arbitre* une pure illusion, sous couvert du poids des déterminismes : d'après lui, se réfugier derrière eux est de la "lâcheté", une manière de fuir ses responsabilités. Je ne suis que ce que je deviens par mes actes réels ; à moi d'assumer mes choix de vie.

- C'est dans cette perspective existentialiste qu'il faut entendre la phrase de Simone de Beauvoir³¹ dans *Le deuxième sexe* (1949) : "On ne naît pas femme, on le devient" (reprise si souvent depuis, par différents courants féministes*, et par les "études de genre"). Cet incipit du tome II du *Deuxième sexe*³² signifie qu'il n'y a pas au départ une "nature féminine", toute donnée (que ce soit de façon transcendante ou immanente) dès la naissance ; c'est l'éducation elle-même, d'ordre culturel, qui fait croire à la "femelle humaine" que, dans son "destin" de "femme", elle doit se conformer à tels ou tels critères, correspondre à telles normes et attentes³³. S. de Beauvoir conteste l'essentialisme en quatre parties (I. Formation, II. Situation, III. Justifications, IV. Vers une libération), critiquant en particulier de façon virulente que la femme "soit" par nature vouée à être passive, dominée (son père, qui souhaitait avoir un fils qui devienne polytechnicien, conscient de l'intelligence hors du commun de sa fille, lui répétait : "tu as un cerveau d'homme" ; pourquoi quand une femme est brillante intellectuellement, considérer qu'elle a "un cerveau d'homme" - sinon par stéréotypes socio-culturels ?). Ce sont ces stéréotypes du féminin (et du masculin) qu'essaie de démonter S. de Beauvoir, en analysant les différents aspects de la vie des femmes (de l'enfance à l'adolescence, en passant par le lesbianisme, le mariage, la maturité, la prostitution, la vieillesse...).

- Si la 2ème partie du tome II s'intitule "Situation", c'est que, pour les existantialistes, je n'exerce ma liberté "qu'en situation". Être libre, ce n'est pas ne rencontrer aucune résistance (biologique, sociale...) ; c'est choisir ce que je fais et par là ce que je deviens, en fonction des obstacles imposés par la réalité³⁴. Il y a ici complémentarité entre les déterminismes, toutes ces lois incontournables du réel, et la liberté qui les utilise, en fonction de ses propres fins, de ses "projets". Être libre, ce n'est pas avoir n'importe quel corps, ni être détaché de toute culture, de toute histoire... mais bien "me" choisir à partir du corps - en l'occurrence sexué - qui est le mien, avec ses particularités anatomiques (parfois ses anomalies), "me" choisir à partir de toute l'éducation reçue malgré moi, les normes sociales intégrées plus ou moins inconsciemment. Quand S. de Beauvoir évoque qu'"on ne naît pas femme : on le devient", qu'on pourrait compléter en "on ne naît pas homme : on le devient", il ne s'agit pas de critères enfin atteints à telle date, qui feraient de nous des hommes et des femmes, mais ce "devenir" est un processus perpétuel, où je ne cesse de "naître" à moi-même. Les femmes qui, historiquement et culturellement, se retrouvent dans une position d'infériorité (cf. *La domination masculine* de Pierre Bourdieu³⁵) ne sont donc pas condamnées à correspondre à ce que le genre socialement construit fait d'elles.

Ainsi, d'après l'existentialisme, je deviens moi-même, à partir de conditions naturelles et culturelles qui me sont

27 *Sein und Zeit (Être et Temps)* de Martin Heidegger (philosophe allemand) est publié en 1927 dans les "Annales de philosophie et de recherche phénoménologique" éditées par Edmund Husserl.

28 cf. Jean-Paul Sartre : *L'existentialisme est un humanisme*, Gallimard, 1946.

29 cf. ib. p. 26sq.

30 cf. ib. p. 29sq.

31 Simone de Beauvoir est une philosophe existantialiste et féministe française, tant par son ouvrage (en 2 tomes) *Le deuxième sexe* (Gallimard, 1949) que ses combats militants.

32 cf. S. de Beauvoir : *Deuxième sexe* tome II ((I, chap.1 "Enfance", Gallimard p. 13, 1949).

33 "On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme Autre. En tant qu'il existe pour soi l'enfant ne saurait se saisir comme sexuellement différencié. [...] Jusqu'à douze ans la fillette est aussi robuste que ses frères, elle manifeste les mêmes capacités intellectuelles ; il n'y a aucun domaine où il lui soit interdit de rivaliser avec eux. Si, bien avant la puberté, et parfois même dès sa toute petite enfance, elle nous apparaît déjà comme sexuellement spécifiée, ce n'est pas que de mystérieux instincts immédiatement la vouent à la passivité, à la coquetterie, à la maternité : c'est que l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et que dès ses premières années sa vocation lui est impérieusement insufflée." (*Le deuxième sexe* II ; Gallimard p. 13-14).

34 "Il n'y a de liberté qu'en situation, il n'y a de situation que par la liberté" Sartre (*L'Être et le néant* partie IV "Avoir, faire et être" ; Gallimard p. 534, 1943).

35 cf. Pierre Bourdieu : *La domination masculine*, Editions du Seuil, 1998.

imposées, mais en fonction de mes actes réels, librement choisis, et dont je suis responsable. Mon "existence" d'homme, de femme, avec toutes ses composantes propres (corps sexué, identité de genre, orientations sexuelles...) me "fait être" tel homme, telle femme... Or les "études de genre" vont plus loin encore : dans une **perspective post-structuraliste* et déconstructiviste***, elles rejettent toutes les étiquettes comme enfermantes (qu'elles portent sur la désignation du sexe biologique, la question des identités ou des orientations sexuelles). Considérées comme limitatives de la liberté du sujet (qui est alors poussée à l'extrême), elles peuvent et doivent être "déconstruites" - la langue qui les a produites devenant l'outil même de cette déconstruction.

2) Approches et apports des chercheurs contemporains qui étudient le "genre"

Les "études de genre" analysent et utilisent la "performativité"* du langage - la question de la "théorie" (ou non) du genre ne pourrait-elle pas être l'illustration même de cette performativité ?...

a) Importance de la "performativité" ou "tout est-il construit" ?

- En linguistique, la "**performativité**" est une notion développée par John Langschaw **Austin** dans *Quand dire c'est faire* ³⁶ (*How to do things with words* ou "comment faire des choses avec des mots") : c'est le fait, pour un signe linguistique, de réaliser l'action qu'il énonce, en l'énonçant (ex.: le fait de dire à son ami "je te promets de venir demain à ton anniversaire" constitue en soi une promesse, c'est donc une phrase "performative"*). Elargir cette qualité performative des mots inverse notre conception naïve de la langue (sorte d'inventaire neutre qui décrirait simplement le réel tel qu'il est) : admettre que les mots "réalisent" ce qu'ils énoncent (ex.: dire du bébé "c'est un garçon" ou "c'est une fille"), cela signifie littéralement qu'ils "rendent réels" (tel acte, telle situation, telle particularité...), qu'ils font advenir ce qui n'existait pas sans eux.

- Ainsi Judith Butler, philosophe féministe radicale américaine (XX-XXIèmes siècles), défend la thèse selon laquelle le réel en général et la distinction homme/femme en particulier, se trouvent tout en entier sous le dépendance du langage : c'est cette théorie de la "performance du genre" qu'elle développe dans *Trouble dans le genre* ³⁷. Le "masculin" et le "féminin" n'ont rien de naturel : le "genre" n'est qu'une "performance" sociale, apprise et répétée, que nous ne cessons d'exécuter (et de transmettre à notre tour) par nos propres actes et nos discours - ce qui n'est pas neutre quand on prend conscience de la misogynie* du langage, du sexisme* de bien des pratiques... Quand nous parlons et pensons dans une langue marquée par le genre (et une bicatégorisation masculin/féminin), quand nous adoptons certains gestes et postures, nous intégrons un "genre" dans notre corps (conséquence et non plus cause), dans notre psychisme, dans notre compréhension intellectuelle du monde même... à tel point que nous prenons le "genre" pour une donnée innée, alors qu'il s'agit d'une réalité purement construite.

- Du point de vue philosophique, ce courant de pensée est le **constructivisme***. Or si les phénomènes sociaux (ex.: bicatégorisation de l'humanité et hétéronormativité) sont de pures constructions (ex.: système patriarcal*), c'est qu'on peut donc les déconstruire (ex.: détruire cette hiérarchie, fondée sur une division artificielle) pour les reconstruire autrement (ex.: un seul "genre homo" indépendamment du sexe, où tous les être humains seraient enfin égaux) - comme le défendent plusieurs féministes (Anne Fausto-Sterling, Judith Butler, Marie-Hélène Bourcier, Monique Wittig...), qui veulent "perforer" les clichés que les "genres" masculin/féminin véhiculent avec eux. Ainsi, une femme courageuse voire belliqueuse (ou même seulement si elle entre dans la pièce en roulant des mécaniques et exige qu'on la serve, d'une voix forte et autoritaire) ne serait pas perçue comme une vraie "femme" "féminine" ; un homme doux voire effacé (ou même seulement s'il entre dans la pièce en ondulant des hanches et, d'une voix haut perchée, sollicite timidement de l'aide) ne serait pas considéré comme un vrai "homme" "viril" : est-ce eux qui par leurs postures et manières de parler sèment le "trouble dans le genre" ou notre regard qui est troublé par nos fixations mentales tellement "genrées" (et inconsciemment assimilées depuis le plus jeune âge) que nous en perdons tout esprit critique (ex.: ne pas voir qu'il n'existe aucun rapport nécessaire reliant le fait d'avoir un pénis et de partir faire la guerre, avoir un vagin et rester faire de la broderie...).

- Monique Wittig ³⁸ insiste sur l'importance de la performativité du langage comme arme politique, et l'applique, quand elle lance à la fin de *La pensée Straight* : "les lesbiennes ne sont pas des femmes" ³⁹. Elle veut par là casser le mythe de "la-femme"

- telle une essence éternelle - que figent nos discours et nos pratiques ; "homme" et "femme" ne sont, d'après son analyse, que des "concepts politiques" ⁴⁰, opérationnels seulement dans la cadre de l'hétéronormativité. Dans la perspective de M. Wittig, le "lesbianisme" est un acte politique qui fait faire un pas de côté par rapport à la dominant masculin ; c'est parce qu'elles sortent de l'hétéronormativité, que "les lesbiennes ne sont pas des femmes".

Mais alors que sont les "études de genre" : des travaux en linguistique et littérature, une manière différente de faire de la biologie, des recherches en anthropologie et sociologie, un combat politique engagé ?... ou même une "théorie" ?!

b) "Théorie" du genre... ou philosophie déconstructiviste ?

- Les mots "théorie" (en français) et "theory" (en anglais) viennent tous deux du grec "theorein" ("contempler"), et désignent donc étymologiquement, par opposition à la "pratique", une activité de l'esprit. Si l'on prend le mot "theory" comme la démarche intellectuelle elle-même qui consiste en un va-et-vient avec le réel (observations, hypothèses explicatives, vérifications...), il n'y aurait guère de différences à parler de "gender theory" ou "gender studies"... Mais en anglais comme en français, ce sens étymologique ne prévaut pas.

36 cf. *How to do things with words* du philosophe anglais John Langschaw Austin, Ed. Urmson, 1962 ; *Quand dire c'est faire*, Éditions du Seuil, 1970.

37 cf. *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity* de Judith Butler, Routledge, 1990 ; *Trouble dans le genre*, Editions La Découverte, 2005.

38 Monique Wittig (1935-2003) est une théoricienne "queer" française, matérialiste, féministe engagée. Romancière (cf. *L'Opoponax*), elle entend, dans ses oeuvres littéraires, utiliser la performativité du langage pour abolir les catégories.

39 cf. *La pensée Straight* de Monique Wittig, Editions Amsterdam p. 67.

40 cf. ib. p. 64.

Le mot "théorie" désigne plutôt un ensemble cohérent d'explications, corpus unifié de vérités (dans un domaine précis) ; il s'ensuit qu'il est peu rigoureux de parler de "théorie du genre" pour les "études de genre" : ces travaux interdisciplinaires ont certes certains postulats et influences communs (les proximités et interactions intellectuelles entre penseurs contemporains sur les mêmes sujets n'ont rien de surprenant), mais à ce jour il n'y a pas "une" théorie bien établie, qui rassemblerait des idées définitivement convergentes des auteurs en question, concernant le "genre" chez les humains... à moins que le recours à l'expression "théorie du genre" soit elle-même performative (mais alors cela n'aide pas à ouvrir les débats) puisque le mot "théorie" peut également se référer à un ensemble de spéculations sans aucun fondement, soit prendre un sens nettement péjoratif.

Qu'il s'agisse de "vérités" ou de "spéculations", encore faudrait-il que toutes ces idées émises sur le "genre" constituent sinon un ensemble de connaissances organisées en système, au minimum une véritable "construction" intellectuelle synthétique et cohérente (pour parler d'une théorie)... mais comment cela serait-il seulement possible alors que ces travaux se placent eux-mêmes (dans la lignée de la "French theory" (!) dont Derrida et sa pensée sont des piliers) dans une perspective **déconstructiviste** ?...

- Le déconstructivisme en architecture est un mouvement radical ⁴¹, qui préconise une esthétique de la négativité, de la fragmentation (ex.: murs penchés, sols inclinés, fenêtres de travers, décomposition des espaces... comme si les édifices avaient subi un tremblement de terre). Ce qui peut sembler absurde - chercher à déconstruire alors même que l'architecture est l'art de la construction - a un sens postmoderne* (en particulier - après l'Holocauste - remettre en cause la valeur de la rationalité...).

- Que ce soit en art ou en philosophie, le **postmodernisme*** refuse l'héritage scientifique et culturel des Lumières (rationalisme et progrès), et cette certitude d'accumuler des connaissances neutres et objectives... Ce courant de pensée, qui dévoile et relativise l'humanisme* résiduel du structuralisme*, est aussi appelé **poststructuralisme*** (par sa remise en cause de la fixité des structures).

- La notion de "**déconstruction**" a été créée et développée par le philosophe français postmoderne, Jacques **Derrida** (XX^e siècle) : cela consiste à mettre au jour "les contradictions inhérentes à la logique de tout discours sur laquelle les écrivains fondent la cohérence (le maître-mot ou logos) de leur oeuvres" (cf. *Dictionnaire International des Termes Littéraires*), et il s'agit (non d'une théorie, mais) d'une **philosophie**, au sens d'un incessant va-et-vient critique (avec les textes) qui se veut inventif et productif. Sa méthode d'analyse et d'interprétation des textes est "déconstructiviste", dans la mesure où le texte n'est pas considéré comme ayant un sens en soi (celui que l'auteur a voulu y mettre et que le lecteur se devrait de découvrir), mais une multiplicité qu'il s'agit d'interpréter voire de créer en le "décontextualisant" sans cesse. J. Derrida remet en cause la métaphysique occidentale ⁴², et en particulier ce binarisme de concepts opposés hiérarchisés ⁴³ : essence / apparence, intelligible / sensible, dedans / dehors, originaire / dérivé, logos / pathos, même / autre, **homme / femme**... Depuis la Grèce antique (chez Platon, Aristote), la "différence" est pensée d'une manière négative, non pour elle-même, mais comme négation de l'identité (qui a un statut ontologique* supérieur) ; ainsi penser la femme comme "différente de" l'homme (le genre masculin servant de référent) c'est d'emblée dépréciatif. Pratiquer la déconstruction, c'est détruire ce rapport de force dans une "phase de renversement", puis dans une phase de "neutralisation" dépasser cette logique binaire ⁴⁴ - ce que permet la "différance" ⁴³⁻⁴⁴ : opérer un déplacement par rapport aux significations figées, à la domination du "même" sur l'"autre" (du masculin sur le féminin...).

Ce philosophe français a eu une grande influence aux Etats-Unis, en particulier sur les penseurs (tels que J. Butler) qui étudient le "**genre**" : il ne s'agit donc pas d'une "théorie", mais plutôt d'un "**outil conceptuel**", opérationnel **pour déconstruire les normes** en vigueur, telles les catégories sexuées. Il est bien, cependant, une "théorie" au sein des "études de genre", et qui a justement pour postulat philosophique un **déconstructivisme radical** : la "**théorie queer**".

3) Au sein des études de genre : la "théorie queer"

a) Quelques repères concernant le mot "queer" :

- Origine et historique du mot "queer"*:

A l'origine le mot vient de l'allemand "quer", qui signifie "de travers, en diagonale", qui a donné (au XVI^e siècle) en anglais "queer", c'est-à-dire "étrange, tordu". Ce terme est péjoratif : il désigne une personne dérangée, qui n'a pas en société, le comportement approprié. C'est à la fin du XIX^e - début XX^e siècle qu'il prend une connotation sexuelle : "queer" désigne alors un déviant sexuel, et plus particulièrement, un "gay efféminé", qu'on suppose avoir le rôle passif dans les rapports sexuels (anaux ou oraux) - par différence avec les gays avant un rôle actif, appelés "straights". De là, le terme "queer" est une insulte dont les traductions françaises les plus proches seraient "pédé, tapette".

Or par un processus de réappropriation de l'insulte par le groupe stigmatisé, de façon assez récente (années 1980), l'appellation "queer" est ironiquement revendiquée par les minorités "lesbiennes, gays, bisexuels, transgenre, intersexués, ou en questionnement" (LGBT*-LBTTIQ). Cet emploi "rassembleur" du mot "queer" est officialisé en 1990 : par la création de l'organisation "Queer Nation" (mars 1990) et la distribution à la gay pride de New-York, en juin 1990, d'un tract (intitulé "queers read this"). Compte-tenu de ce contexte militant où "queer" qualifie les activistes qui luttent contre ce qu'ils considèrent comme l'oppression de l'hétérosexualité et les identités genrées traditionnelles, le mot se charge de connotations socio-politiques.

41 Le déconstructivisme est un mouvement architectural de la fin des années 80 - début des années 90. Libeskind (ex.: *Ground zero - Mémorial du 11 septembre*) et Eisenman, sont partisans du déconstructivisme (analysé en 1988 par Marc Wigley lors d'une exposition au MOMA), tant dans leurs pratiques architecturales que dans leurs écrits théoriques. .

42 Jacques Derrida (1930-2004) dénonce le caractère logocentrique (centré sur la parole) de la tradition philosophique occidentale ("refoulement" de l'écriture au profit de l'oralité) dans *De la grammatologie* (Editions de Minuit, 1967).

43 cf. *L'écriture et la différence* (Editions du Seuil p. 50sq, 1967) où J. Derrida critique l'opposition entre signifiant et signifié (de F. de Saussure), et où il reprend le néo-graphisme de "différance" (ni mot ni concept) qui, proche du participe présent "différant", joue sur le fait que "différer" signifie à la fois "différencier" et "ajourner" ; la "différance", c'est le fait que les mots et les signes ne réalisent jamais pleinement ce qu'ils signifient, mais ne peuvent être définis que par d'autres signes desquels ils diffèrent ; c'est un mouvement producteur de différences (où les signifiants se substituent les uns aux autres à l'infini).

44 cf. «Déconstruction et différence» de L. Guillemette et J. Cossette (Université du Québec à Trois-Rivières I) (en particulier les analyses : 2.3 théorie de la déconstruction et 2.4 théorie de la différence) ; Lucie Guillemette et Jostiane Cossette (2006), «Déconstruction et différence» dans Louis Hébert (dir.), *Signo [en ligne], Rimouski (Québec)*, <http://www.signosemio.com/derrida/deconstruction-et-difference.asp>.

- Sens du mot "queer" :

Dans son emploi contemporain, le sens historique ("en dehors des frontières de la société normale") est pleinement assumé ; l'ambiguïté même du mot est revendiquée comme un avantage - celui d'éviter les barrières strictes de toutes les autres étiquettes (tant d'identité sexuelle que d'identité de genre ou d'orientation sexuelle)... Par sa nature même, l'extension du mot "queer" est à géométrie variable et sa définition elle-même ne pourrait qu'être paradoxale : **se définir comme "queer"**, au fond, **c'est se définir comme indéfinissable**, comme refusant d'entrer dans la moindre catégorie particulière et figée. C'est pourquoi seule la personne elle-même peut décider de s'auto-identifier "queer" (et encore, à tel moment de sa vie, ce qui ne préjuge pas de la suite !). Le sujet conscient cherche à se construire, paradoxalement, en tant que sujet, en déconstruisant toutes les frontières de l'identité. Certaines personnes dont l'identité de genre ne correspond pas à leur identité sexuelle, mais sans pour autant être très marquée (genre "masculin" ou genre "féminin"), témoignent que cette non-spécialisation du mot "queer" est pour elles libératrices ; d'autres au contraire dénoncent cette indétermination même.

"Queer" ne peut être utilisé comme synonyme de "LGBT"* pour plusieurs raisons : il existe des hétérosexuels qui se revendiquent "queer" (par refus que l'hétérosexualité soit érigée comme norme, refus d'être catégorisés en fonction de leurs identités et/ou pratiques sexuelles), tandis que des homosexuels se disent clairement "non queer", voire dénoncent ce terme comme un fourre-tout, inefficace pour défendre leurs revendications propres, voire comme humiliant et vulgaire.

b) Quelques repères concernant la "théorie queer" :

- Les fondateurs de la "théorie queer"* sont, en particulier, les américains Eve Kosofsky Sedgwick, Michael Warner, Judith Butler... ainsi que la française Monique Wittig (dont l'ouvrage *La pensée straight* écrit d'abord en anglais, a été traduit par Marie-Hélène Bourcier (sociologue française qui milite en faveur de cette théorie).

Tous ces auteurs ont en commun de dissocier le sexe, le genre, l'orientation sexuelle, car la distance est grande entre ce qu'un sujet "est" et ce qu'il "fait" (le "rôle" qu'il joue). Le but de la "théorie queer" est donc de **déstabiliser toutes les catégories identitaires** ; que l'on parle de l'identité sexuelle, genrée ou des orientations sexuelles, rien n'est fixe. L'identité d'une personne comporte trop de composantes pour pouvoir être étiquetée. Il convient donc de démystifier cette soi-disante stabilité des concepts de "genre", mais également de "sexe", que les sciences (qui nous classent entre "mâles" et "femelles") voudraient nous faire prendre pour une réalité objective et universelle. Ainsi la biologiste américaine Anne Fausto-Sterling, qui s'intéresse aux interactions entre la biologie et la culture ⁴⁵, soutient que la distinction traditionnelle entre la première (vérités scientifiques soit-disant objectives) et la seconde (relativisme des conceptions selon les lieux et les époques) est trop simpliste : **le "sexe"** (étudié en biologie et en sciences humaines), lui aussi, **est une construction**.

- Du point de vue philosophique, la "théorie queer" est **post-structuraliste**, héritière de la pensée de Michel Foucault. En effet, le "post-structuralisme" s'oppose à la fois à l'existentialisme et à l'essentialisme, puisqu'il récuse que l'individu soit un sujet libre réellement acteur de sa vie, mais sans pour autant admettre qu'il aurait une "essence" à laquelle nous pourrions nous référer, bien au contraire. La "théorie queer" est donc absolument opposée aux féminismes essentialistes et différentialistes. Héritière de Jacques Derrida par son **déconstructivisme**, ce qui prévaut pour la "théorie queer", c'est le questionnement lui-même, un questionnement toujours ouvert, interminable. Il s'agit de critiquer les catégories sexuées prétendument "naturelles", et toutes les normes qui vont avec (telle orientation sexuelle serait "naturelle", les autres "contre-nature"...), bref de "déconstruire" l'idéologie "straight" normative et dominante et tous ses fondements.

- Cependant, de façon très récente, d'un point de vue social, deux "théories queer" s'opposent : une "théorie queer populaire", par exemple à travers les blogs où chacun peut se raconter, s'auto-identifiant "queer", et une "théorie queer universitaire" érudite, trop abstraite, voire incompréhensible d'après les "queers populaires" (d'où un sentiment de désappropriation).

Quoi qu'il en soit, la "théorie queer", en raison de sa dimension déconstructiviste subversive, rend **impossible de parler d'un "sujet"**, qui puisse se connaître lui-même en tant que sujet (par exemple "gay" ou "lesbien"...) et dénature **toute catégorie**, qui se retrouve **réduite au discours... tout en en parlant** pourtant, comme s'il y avait là une sorte de **paradoxe insurmontable**. La "théorie queer" se retrouverait alors condamnée à une sorte d'"errance" ("itineration")... Parler de la sexualité, de quelle que façon que ce soit, c'est la réifier, lui donner une sorte de solidité ou consistance ; comme s'il était impossible à la "théorie queer" d'être fidèle jusqu'au bout à ses racines post-structuralistes et déconstructivistes (cf. critiques de la féministe américaine dissidente Camille Paglia).

Les humains, au sein des êtres vivants, sont bien biologiquement sexués ; cependant, s'identifier de genre "féminin" ou de genre "masculin" relève plus d'un faisceau de convergences, assumé ou non, que d'une évidence qui s'imposerait de façon définitive, du fait que nos identités sexuelles et genrées relèvent d'un complexe entrelac entre nos choix et des déterminismes naturels et culturels. Un des apports des "études de genre" est de montrer qu'il y a moins des catégories tranchées (mâle / femelle, homme / femme, masculin / féminin, hétérosexualité / homosexualité...) que **des continuums** (d'un pôle à l'autre, avec des variations innombrables) ; elles cherchent à dévoiler - voire à déconstruire - les liens entre ces identités genrées (des plus définies aux plus indéfinissables) et la performativité des discours et des actes à travers lesquels nous les pensons et les vivons. Si (comme l'admettent plusieurs féministes contemporaines) le "genre" n'est qu'une "performance" sociale, et si les différences de genres sont les bases des inégalités, faut-il chercher à abolir cette dimension "genrée" des êtres humains ?

45 cf. Anne Fausto-Sterling : *Corps en tous genres : la dualité des sexes à l'épreuve de la science*, Editions La Découverte 2012.

OUVERTURE :

quelques pistes de réflexion pour prendre un recul critique...

Exemple de travail interdisciplinaire SVT-philosophie : dans le cadre de l'Accompagnement Personnalisé, en 2013-2014 puis en 2014-2015, des élèves de 1ères ES et L (Lycée L. Armand - Chambéry) ont pu réfléchir à la question : "naît-on homme / femme ou le devient-on ?" (les Sciences de la Vie et de la Terre apportant les connaissances scientifiques - programme de 1ère sur "masculin-féminin" - sur lesquelles le questionnement philosophique peut s'exercer).

a) Liberté et identité :

- Exiger l'abolition des genres - ne plus être ni "homme" ni "femme" (cf. "théorie queer") - renvoie à la **liberté** d'indétermination (cf. liberté d'indifférence de Descartes) ; sous cet angle, le "sexe" (détermination naturelle) comme le "genre" (détermination culturelle) ne peuvent être considérés que comme d'insupportables contraintes, obstacles à la réalisation de nos **désirs**... il faut donc les "déconstruire" pour être "libres". Dans cette perspective notre propre corps et ses limites (dont être sexué... ou tôt ou tard vieillissant, malade...) nous pèsent ; et nous entrons alors en conflit avec lui et ce qu'il nous impose (dans sa "naturalité")... Puisque ce corps-machine dont nous disposons depuis la naissance ne nous convient pas, transformons-le (cf. cet autre courant contemporain qu'est le transhumanisme)... voire, changeons de corps ? Ou alors incarne-t-il ce que je suis profondément - non plus obstacle à ma liberté, mais point de départ - lieu d'ancrage concret et réel, en même temps que singulier - de tous mes choix, ouverture au monde et aux autres ?...

(Ces problématiques peuvent être exploitées en cours, en lien avec les programmes de philo. : la liberté, le désir, le vivant, autrui, la matière et l'esprit, la culture...).

- Quelle construction possible du **sujet** ? D'un point de vue psychologique, suis-je d'autant plus moi-même que je refuse toute détermination (qu'elle soit biologique ou culturelle) ? Comment puis-je me construire à partir de rien (n'être ni "garçon", ni "fille", juste "indéterminé"... est-ce être plus "libre" ?) ? Il peut être jubilatoire de déchirer toutes les étiquettes (ex.: lors de l'adolescence)... encore faut-il qu'elles aient été posées, et qu'elles m'aient permis une prise de **conscience** minimum de moi-même, et donné sinon les bases au moins une ébauche de ma propre identité. Pourquoi et en quoi ce que dit ma **langue** de la réalité et de ma propre réalité serait-il nécessairement enfermant ? Une "étiquette" (et certes, elles sont innombrables) ne peut-elle pas être un repère pour avancer ? Pourquoi être qualifiés d'"homme" ou de "femme" serait-il forcément plus une barrière voire un mur, qu'un socle et point d'appui pour des choix ouverts ?...

(Ces questions rejoignent également dans les programmes de philo. tout ce qui concerne : le sujet, la conscience et l'inconscient, la liberté, l'existence et le temps, la raison et le réel, le langage...).

b) Enjeu philosophique et sociétal* : quel est le statut de la "différence" ?

- L'opposition "hommes / femmes" n'est-elle pas trop simpliste par rapport à la complexité de ce que vivent réellement les personnes ? Comme il est rare qu'un seul type de différence soit source de discriminations, certaines féministes telles Kimberlé W. Crenshaw ⁴⁶ parlent plutôt d'"**intersectionnalité**" : ce terme (de l'anglais "intersectionality"), en sociologie, désigne la situation de ceux qui subissent simultanément plusieurs formes d'oppression, de sorte que le sexisme, le racisme ou l'homophobie ne doivent pas être étudiés séparément, mais dans leurs intersections mêmes ⁴⁷. Ainsi *Black feminism* ⁴⁸ rassemble plusieurs analyses qui insistent sur l'**importance de "l'interconnexion de la race, du genre, et de la classe"** (dont celle d'Hazel Carby ⁴⁹). Les féministes noires et de l'OWAAD (Organisation de femmes asiatiques et africaines descendantes) mettent au jour les conflits qui sont les leurs (défendre prioritairement leur communauté contre le racisme des blancs, quitte à ce que cette solidarité avec les "hommes noirs" aille de paire avec domination sexiste ? défendre la sororité et l'autonomie des femmes contre le sexisme des hommes, quitte à avoir l'impression de "trahir" leur communauté ?...).

(En philo. ces points peuvent être abordés sous l'angle des notions du programme telles que : la culture, la société, l'Etat, le droit, la justice, autrui, ... ou de façon plus originale et interdisciplinaire, sous l'angle épistémologique : en faisant réfléchir les élèves sur le statut et l'utilisation politique des "vérités scientifiques" puisque c'est dans des fondements prétendument "biologiques" - le "sexe", la "race"... - que ces idéologies et organisations sociales inégalitaires sexistes et/ou racistes cherchent des justifications !...).

- Toute différence, cependant, est-elle source de discriminations ? Le postulat commun des "études de genre" est de **considérer la différence comme une inégalité, et toute inégalité comme une injustice**. Dans cette perspective, si l'on veut que les êtres humains soient égaux, on ne peut, en toute logique, que chercher à nier qu'ils aient de réelles différences (et surtout pas de différences "essentielles"). Mais c'est là que s'opère un glissement : pourquoi être différents seraient-ils nécessairement source d'injustes inégalités ? Si tel est le cas, on comprend alors ce **désir d'une humanité unisexuée** (ou asexuée ?) : "homme", "femme" (ou autres variantes), soyons, en tout point, tous interchangeables (dans notre rapport à la famille, aux amis, au travail, à la société... ou à tout autre domaine). Mais quels "gains" réels en tirerions-nous ? Voire même n'y aura-t-il pas un "coût" à subir ? Car au cas où il y aurait malgré tout des "différences", que va-t-il falloir nier de chacun pour en arriver à cette uniformisation

46 Kimberlé Williams Crenshaw, est une féministe américaine du XXème-XIXème siècle spécialiste du droit partisane de la "Critical Race Theory" : théorie qui analyse et dénonce les rapports entre la "race", la "loi" et le "pouvoir" au profit de la suprématie des blancs.

47 cf. Kimberlé W. Crenshaw, *Cartographie des marges : Intersectionnalité, politiques de l'identité et violences contre les femmes de couleur*, dans les Cahiers du genre, n°39, 2005 (publication originale : *Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color*, Stanford Law Review, 1991).

48 cf. *Black feminism* : "Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000", textes choisis et présentés par Elsa Dorlin, L'Harmattan, 2008.

49 cf. ib. p. 87 à 111 : article "Femme blanche écoute ! Le féminisme noir et les frontières de la sororité" d'Hazel Carby.

indifférenciée tant souhaitée ⁵⁰ ? En effet, il n'y a pas de "justice" dans la nature : elle ne fait advenir que des êtres différents, aux capacités inégales, avec leurs failles propres. Si pour que A et B qui sont différents, soient quand même égaux, il faut qu'ils deviennent tous deux C, est-ce juste ? Ou pire : si pour que A et B soient enfin égaux, il faut que B (la femme ?!) devienne tout pareil que A (l'homme ?!), au besoin par des lois contraignantes (pour le coup, pures "constructions" socio-politiques), quel est le gain (et pour qui) ?...

(Des débats peuvent être ouverts avec les élèves en rapport avec les notions des programmes de philo. telles que : le droit, la justice, autrui, la culture, la société, l'Etat...).

- On observe que dès qu'une différence est niée, c'est une autre frontière, un peu plus loin qui se met en place. Ex.: tendance actuelle selon laquelle il n'y a "pas de réelle différence" entre l'être humain et les autres animaux (puisque ce serait "nécessairement" admettre une inégalité, soit faire preuve d'un intolérable mépris à leur égard) - une fois cette uniformisation et indifférenciation admises, peut émerger le "transhumanisme" : le "post-humain" serait cet être humain augmenté (grâce aux nanotechnologies) voire immortel, bien "différent" des ces lamentables "homo sapiens" dont nous sommes les derniers représentants ravalés au rang des animaux... Cercle vicieux : rejet de la différence au nom de l'égalité, qui fait advenir des différences plus radicales encore et accentue les inégalités, etc. ?

- L'autre postulat présent dans les études de genre est celui de la "**guerre des sexes**", directement issu du mode de pensée matérialiste marxiste (lui-même issu de la dialectique hégélienne, dont Marx veut renverser l'idéalisme). Pour les marxistes, puisque toute l'histoire de l'humanité est l'histoire de "luttes de classes" ⁵¹, on pourra parvenir à une société juste (non en se contentant d'essayer d'améliorer la situation des ouvriers, mais seulement) par la révolution, en abolissant les classes, afin de faire advenir une "société sans classe" ; de même, si toute l'histoire de l'humanité n'est que l'histoire de la "guerre des sexes", l'idée est que si on veut sortir de l'aliénation de la femme par l'homme, il faut non pas se contenter de lutter pour des droits égaux, une répartition équitable des tâches et responsabilités... mais bien plutôt faire advenir une société sans sexe ; ne pourrait être "juste" qu'"une **société sans aucune distinction de "genre"**..."

(Notions de philo. en jeu : autrui, la société, la politique, l'histoire, la culture, la justice... voire le bonheur...).

c) Enfin, la question du "genre" chez les humains pourrait même être abordée sous des angles éthiques et métaphysiques :

- Est-ce la reconnaissance de différences entre les humains (voire même de différences irréductibles ?) ou l'uniformisation et l'indifférenciation qui génèrent de la violence ?

- Être "genré" est-ce l'obstacle à gommer, pour être en relation avec l'autre, ou la base même de l'ouverture à l'altérité d'autrui ?...

- S'il y a des "genres" différents au sein de l'humanité, qu'est-ce que cela nous apprend sur notre condition humaine : **vulnérabilité** (être humain, c'est vivre des limites indépassables, dont la sexuation) ou **toute-puissance** (être humain, c'est dépasser et abolir toute limite) ?... etc.

« Ce document est sous licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International. Pour accéder à une copie de cette licence, merci de vous rendre à l'adresse suivante : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>.

Vous pouvez partager et modifier ce document suivant les termes indiqués sur la page <http://desfontain.es/SVT-Philo.> »

50 Ex.: en 2013 en Suède, dans une visée d'"égalité entre les genres", a été discutée l'éventualité d'obliger dorénavant les hommes à uriner non pas debouts... mais assis - résolution débattue sur proposition de Viggo Hansen, membre du Left Party suédois, dans la région du Södermanland.

51 cf. Karl Marx et Friedrich Engels *Manifeste du parti communiste* chap. I (1848) : "*L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurandes et compagnon, bref oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une lutte ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une lutte qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la disparition des deux classes en lutte.*" (Editions sociales p.30, 1977).